

# Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



## Chapitre XX

[Dernier chapitre du livre 1 : Résurrection ]



Lazare suivit le spectre verdâtre et luisant du seigneur Medici tandis qu'ils volaient.

Il filait vers le sud, le long d'une côte couverte de conifères, en direction du village portuaire de Sainte- Maxime. À sa droite, il aperçut le rivage, indistinct et irrégulier, parsemé de criques et de presqu'îles. Dans sa course effrénée, la côte lui apparut comme une masse floue et instable, oscillant sans cesse. Malgré son mouvement, à sa gauche, l'océan immense et son horizon pourpre lui semblaient immobiles . Pourtant, Lazare percevait une nuance subtile, presque imperceptible, dans cette fine ligne rouge de l'aube. Son éclat croissant et sa chaleur grandissante annonçaient presque la venue d'un dragon ardent et flamboyant, s'élevant à toute vitesse, prêt à embraser la terre de sa lumière mortelle.

Le temps s'écoulait sous le battement des ailes, et le rythme effréné du cœur d'Eljo marquait méticuleusement son passage en fractions de seconde. Lazarus continuait son vol, tandis que les confins des nuages orientaux s'embrasaient de teintes rouges flamboyantes qui auraient pu évoquer un collage de taches de sang colossales, étalées sur la face cachée du Ciel. Il doubla son allure, suivant celle de Medici ; pourtant le Fantôme poursuivit sa route.

Une hâte délibérée et ininterrompue. De fines lignes rayonnaient de l'horizon marin, s'étendant vers l'extérieur et à travers le ciel obscur, évoquant les prémices d'une... Une toile d'araignée monstrueuse et flamboyante. D'immenses flots de lumière aurore déchiraient le ciel, et finalement ce spectacle céleste de l'aube fut si grandiose que, de loin, la silhouette de Lazare aurait pu ressembler à l'ombre d'un papillon de nuit se détachant sur la lueur d'un immense volcan .

L'alarme de Lazare se transforma en effroi, puis en panique, lorsqu'il s'écria : « Médecis, il n'y a plus de temps ! »

« Encore un peu, Lazare ! »

« Non ; je dois naviguer vers l'intérieur des terres ! »

« Non ! Elle est juste là ! » s'exclama Medici en désignant devant lui un promontoire rocheux formant une longue péninsule. « Nous y sommes presque ! Dépêchez -vous ! »

Lazare serra les mâchoires, contracta les épaules, se pencha face au vent et se jeta en avant. Avec une vitesse nouvelle, il piqua du nez et rassa la surface de la mer, agrippé au talon de Medici. Ensemble, ils contournèrent le cap rocheux et virèrent brusquement. Des plumes volèrent au-dessus de l'océan tandis que Lazarus dispersait une nuée d'oiseaux perchés sur les falaises. Ils s'envolèrent , surprenant les oiseaux, recouvrirent l'isthme rocheux et s'enfoncèrent plus profondément à l'intérieur des terres pour gagner une anse aux eaux peu profondes et verdâtres. La crique était parsemée de petites îles éparpillées au hasard, qui semblaient être des amas de roches nues et scarifiées, tels des clochers , comme autant de vestiges existentiels . Ensemble, elles se dressaient dans la baie, telles des pierres tombales grises brûlées par l'océan, émergeant du vert profond d'une tombe aquatique.

« Elle est là ! » Medici désigna deux îlots proches les uns des autres qui, ensemble, pouvaient évoquer une rangée de canines inférieures, incisives comprises, pointant vers le ciel. Un étroit passage d'eaux sombres séparait ces formations rocheuses. Et tandis que Lazare approchait de l'espace océanique entre les deux îlots, il aperçut une structure distincte, comme un point isolé, qui, de son point de vue toujours plus avancé, se révéla peu à peu plus détaillée.

« Qu'en pensez-vous ? » demanda Medici à voix haute en s'agenouillant près de Lazarus. « C'est un refuge convenable, et bien caché, n'est-ce pas ? » Dans l'ombre des rochers, Lazarus distingua les restes d'une coque penchée, coulée à l'arrière et dressée à l'avant ; et

De par son angle singulier dans l'eau, le navire aurait pu sembler vouloir filer droit vers le ciel du nord s'il n'avait été retenu par les vagues. Lazarus ralentit pour mieux examiner l'épave déformée.

Les planches de la coque tachées révélaient une ligne de flottaison autrefois horizontale, et juste en dessous, une couverture

Des balanes blanchies affleuraient des flancs inférieurs de la proue saillante, donnant à l'épave retournée et délabrée l'apparence d'une barbe blanche et osseuse. D'autres détails, aussi infimes fussent-ils, laissaient supposer que le navire n'était pas entièrement une coquille vide. Lazarus aperçut de grosses cordes de chanvre qui traversaient le pont recouvert d'algues, encore fixées à divers endroits. D'autres, partiellement attachées, laissaient leurs extrémités libres pendre sur la poupe, flottant librement dans l'eau sombre. Le mouvement rythmé des vagues lugubres faisait onduler les cordes effilochées, qui se mouvaient à l'unisson, évoquant une rangée de serpents dressés et dansants.

Au final, le navire pouvait paraître d'une taille considérable ; cependant, sa conception ne lui permettait pas d'entreprendre de longues traversées océaniques, mais il s'agissait plutôt d'un navire de construction navale. avoir surmonté les mers sereines des rivages entre les ports côtiers provinciaux. Néanmoins, dans son état de délabrement exceptionnel, le navire était dépourvu de voiles et de mât ; les vestiges d'un gaillard d'arrière s'effondraient sur le pont principal. De plus, sur la plupart de ses plateformes recouvertes d'algues et de ses balustres brisés, des restes de carcasses de poissons desséchés jonchaient le sol, probablement témoins des repas de goélands qui l'avaient précédé.

Medicci s'approcha du navire tandis que Lazarus faisait le tour du bâtiment pour mieux inspecter la coque à la recherche de brèches et, satisfait de l'apparence solide du navire, il rejoignit Medicci sur le pont principal. Les planches craquèrent sous son poids. Medicci marcha d'un pas lourd et silencieux vers la cale du navire. « Ici », lança-t-il avant de disparaître à l'intérieur. Lazare le suivit d'un pas léger, les planches du pont craquant sous chacun de ses pas assurés. « Je « Je n'aime pas ça », grommela-t-il, encore essoufflé par le vol. « C'est sans danger ? » Il essuya la sueur de son front et caressa une bosse sur son front.

« Elle est assez sûre pour y passer la journée », cria Medicci d'en bas, sa voix résonnant dans la cale du navire. « Et son ventre est noir comme la nuit, parfait pour votre affliction, je... » « Rassemblez-vous. » Des coups et des tapotements résonnèrent sur le pont, des bruits semblables à ceux de poings frappant le bois, lorsque la voix étouffée de Medicci ajouta : « Sa coque est solide , compte tenu de son état. Je suppose que ces îles l'ont épargnée du pire de nombreuses tempêtes. Et elle gîte un peu à l'arrière ; cependant... Lazare ? Pourquoi restez-vous sur le pont ? »

Dans le voile des ombres insulaires, Lazare jeta un dernier coup d'œil vers le haut aux formations rocheuses dénudées avant de descendre dans les profondeurs obscures du ventre du navire. Pendant ce temps, Il se plaignit : « Comme je ne suis pas un Spectre Médicis flottant et sans ailes, je dois parfois reprendre mon souffle. »

Le Spectre laissa échapper un petit rire. « Tu voles si précipitamment, Lazare ; je ne m'en doutais pas. »

Lazare planta lourdement ses bottes dans le plancher de la coque, se retourna et croisa les bras.

Il fixa Medici d'un regard vide. « J'ai failli mourir de soleil ; j'ai tué un oiseau de ma tête ; et j'ai failli tomber à la mer. Et maintenant, on devrait en rire ? »

Medici renifla et interrompit son rire d'un souffle, tout en retirant plusieurs plumes de mouette coincées dans les cheveux de Lazarus. « Pardonne-moi, Lazarus. Je ne t'ai jamais vu percuter un oiseau. Es-tu blessé ? »

« Mieux que l'oiseau », répondit Lazare en vérifiant à nouveau la bosse rosée sur son front.

« Je ne veux pas minimiser vos malheurs, Lazare. » Médici s'approcha de Lazare et examina son front. « Peut-être qu'après deux cents ans, votre nouvelle compagnie a éclairé d'un jour nouveau ma propre affliction. Étrangement, il me semble maintenant avoir de bonnes raisons de craindre la mort ; et avec elle, je me sens plus vivant. Non pas ma mort, comprenez-moi, mais la vôtre. Après tout, si vous deviez périr, je périrais certainement aussi, avec ma pauvre Sophia. » Médici s'éclaircit la gorge, joignit les mains et lui fit un serment solennel : « Lazarus, je vous donne ma parole que je ne vous exposerai jamais sciemment au danger. »

Lazare esquissa un faible sourire et hocha la tête ; le Spectre lui révéla alors où il se trouvait, les bras ouverts. « Te voilà donc, avec une simple bosse sur le front, mais parfaitement à l'abri du soleil, n'est-ce pas ? »

Lazare se laissa aller à ses sens ; son nez huma l'air humide et salé, un mélange d'odeurs émanant d'algues, de poisson, de bois pourri et de la douce sueur imprégnant ses vêtements. Heureusement, la dernière trace de l'odeur persistante du pêcheur avait disparu. Il sentit les perles froides de transpiration sur la chair de ses ailes, désormais glacées dans la cale sombre et rafraîchie par l'océan. Ses pupilles se dilatèrent dans l'obscurité et les contours de l'intérieur du navire se dessinèrent. Il constata que Medici avait raison : la coque du vaisseau paraissait solide, ses membrures et sa structure bien étanches. Le Spectre laissa échapper un petit rire. Il sentit l'angle anormal de ses pieds et scruta le plancher : les planches les plus éloignées disparaissaient sous une mare d'eau noire stagnante qui s'étendait sur toute la largeur de la poupe. Il se retourna et inspecta l'avant de la cale, plus étroit, qui restait sec et à l'abri des regards. Il leva les yeux par l'entrée de la cale pour contempler le ciel nu et ses étoiles. Puis il se tourna vers Medici et pointa le ciel. « Malheureusement, le soleil se lève ; et à son zénith, il consumera ces ténèbres — et moi avec elles. »

Lazare s'apprêtait à remonter à la surface lorsque Medici accourut et l'arrêta. « Ne vous inquiétez pas, laissez-moi faire. Reposez-vous. » Le Spectre eut un sourire narquois et lui murmura la sagesse énigmatique, rythmée et philosophique d'un médecin : « De même que toute affliction finit par trouver sa guérison, par un remède, nous pourrions maltraiter nos malheurs et ainsi... »

« Se lever pour se soulager et s'apaiser. »

« Et qu'est-ce que cela signifie ? »

« Cela signifie que quelques morceaux de bois éparpillés peuvent transformer même le jour le plus lumineux en la nuit la plus sombre. » Il rit doucement avant de disparaître à la surface.

Au-dessus de lui, Lazare vit Medici disparaître et réapparaître à la hâte, pour revenir ensuite avec de nouveaux morceaux du gaillard d'arrière effondré et les déposer sur l'ouverture. Lorsque le dernier lambeau de bois eut effacé toute trace du ciel, Medici redescendit et se tint près de Lazare pour contempler la sombre face cachée de ses actes. « Noir comme du charbon ; comme vous le souhaitez. Qu'en pensez-vous ? »

Lazare sourit avec lassitude. « Merci encore. » Il se détourna et remonta le plancher incliné vers l'avant de la cale, jusqu'aux planches de la coque qui gisaient à sec.

Près de la proue, il s'agenouilla et s'affala sur le ventre avant de réajuster nonchalamment ses ailes. Dans l'obscurité et le calme qui suivirent, le clapotis des vagues et le craquement de la coque faillirent l'endormir lorsqu'il prit une inspiration soudaine et s'agita. « Médicis ? »

« Oui, Lazare ? »

« Vous arrive-t-il de vous fatiguer ? »

« D'une certaine manière », répondit Medici, « mais différente de ce que vous pourriez imaginer. »

"Comment ça?"

Le Fantôme marqua une pause, probablement plongée dans ses pensées. « Le mieux est peut-être de donner un exemple... »

Je vais vous le présenter ainsi : pourriez-vous vous souvenir d'un moment de votre vie où vous avez subi une perte profonde, et avec elle, un chagrin si lourd que vous vous êtes senti vidé de toute volonté de vivre ?

"Je peux."

« Splendide », dit Medici. « Maintenant, si vous le voulez bien, essayez de vous détacher de la douleur dès l'instant où il ne reste plus que la volonté défaillante. Et par elle seule, vous pourriez alors comprendre ce que ressent une âme lorsqu'elle est lasse. »

« Médicis ? »

"Oui?"

« Peut-on voler indéfiniment, sans jamais se fatiguer ? »

« Je n'ai jamais essayé. Et avec cet ange-bouc volant, avide de tout dévorer, je ne prendrai pas ce risque. »

« Azazel ? »

« Pareil. Et je ne serais pas si surpris si Azazel et Azraël avaient tous deux le moyen de voler éternellement ; parcourant le monde, s'élevant et s'abaissant, à la recherche d'âmes égarées comme la mienne. »

« En haut et en bas ? »

Le Fantôme laissa échapper un petit rire. « J'ai appris quelques secrets des voies des anges au cours de mes nombreuses années. »

Morts. Après tout, ils ne m'ont pas encore piégé, même si je me déplace parmi eux, allant et venant à travers le monde. J'ai vu des centaines d'anges, tous sous forme d'esprits et d'ombres — nous ne parlons que des deux car ils sont les chercheurs des âmes errantes.

« Ces anges recherchent donc les âmes qui n'ont pas encore quitté ce monde. C'est ce que je comprends », déclara Lazare. L'Esprit acquiesça d'un signe de tête. « Seuls ces deux-là, si j'ai bien compris d' Azraël – Azraël et Azazel recherchent les âmes. » Peut-être devrais-je être plus familier dans ma description. Il se frotta le menton , puis pointa un doigt vers le ciel en poursuivant : « Ces deux-là sont en quelque sorte les serviteurs divins du Grand Manoir de la Création, chargés de ramasser les ordures et les débris, maintenant ainsi la Grande Maison propre et rangée. » Medici haussa les épaules. « Ils vont et viennent, espérant me trouver, mais je ne suis pas là, car je sais comment et où ils cherchent à me piéger. La tombe de ma Sophia est l'un de ces endroits où Azraël guette, tel un serpent à l' affût. Pourtant, elle me laisse toujours m'enfuir aussi vite qu'elle m'attrape. C'est comme un jeu saisonnier auquel nous jouons : je feins de vouloir la suivre, et elle me laisse m'échapper à nouveau. Et vraiment, Lazare, je me suis souvent demandé si je n'étais pas l'âme la plus ancienne à errer sur la terre. » Medici frappa sur du bois. « Dites-moi, mon sage et ailé écuyer, savez-vous pourquoi, après deux siècles, Dieu ne m'a pas effacé de la surface ? Je suis certaine qu'Il me voit, aussi facilement que n'importe qui pourrait voir un déchet ou un amas de cheveux emmêlés qui volent au sol. Qu'en pensez-vous ? Pourquoi ? » Lazare renifla une fois avant de s'installer dans un ronflement régulier.



Le soleil, haut dans le ciel, s'attarda sur les îles jumelles, baignant de ses rayons de midi le vaisseau fantôme échoué et brunissant les algues fraîchement apparues la veille. Des goélands bavards se rassemblèrent sur le pont, dévorant la chair des poissons. Ainsi, la pêche du jour, celle des Yeux de Poissons, sécha sous un ciel ardent. Pourtant, jamais le soleil ne pénétra dans les entrailles du navire : Lazarus dormait profondément dans son ventre frais et ombragé. Le midi laissa place à l'après-midi tandis que l'ombre de l'île à l'ouest enveloppait le navire. Le crépuscule suivit ; et lorsque le vent tomba et que la marée changea, les goélands abandonnèrent de nouveau le navire pour le continent, laissant le soir chasser une nouvelle journée. de poissons fraîchement séchés et aux yeux écarquillés.

Une grande lune orangée se leva d'une mer orientale, projetant sa lumière fraîche sur l'océan. Et comme un coq qui s'éveille aux premières lueurs de l'aube, Lazare s'éveilla à les dernières nuances d'une nuit grisâtre.

« Vous avez bien dormi. » La voix de Medici résonna dans la cale. Lazare s'efforça de reprendre ses esprits. Il se redressa, gémit, se frotta les yeux et...

Il caressa sa joue, marquée par l'empreinte des planches du plancher. Puis il aperçut Medici près de la poupe, les mains crispées sur les coutures opposées de son gilet. Il se tenait là, l'air d'une dignité apparente, l'eau lui arrivant pourtant aux genoux .

« Bonsoir. » Medici le salua et s'avança vers lui à grands pas hors de l'eau, qui ne présentait aucune ride. « Avez-vous bien dormi ? »

"Je suis."

« Eh bien, je suis ravi d'apprendre que l'un de nous est reposé », se plaignit Medici. « Tu m'as empêché de dormir toute la nuit avec tes ronflements. »

« Pardonnez-moi, Medici. Peut-être que je... »

**Medici rit, surtout à l'idée d'un fantôme endormi.**

Lazare se leva délibérément. Il lança à Medici un regard perçant. « Devrais-je rire maintenant ? »

Médici, pâle comme un linge, s'arrêta net, son expression joyeuse disparue ; et Lazare gloussa à la vue d'un fantôme surpris.

« Tu m'as vraiment eu », admit Medici en pointant Lazare du doigt et en reprenant son pas.

Lazare afficha un sourire satisfait. « Je vous souhaite également une bonne soirée. » Il s'inclina brièvement.

Medici s'arrêta devant Lazarus et lui rendit son salut. « Bienvenue à bord du Joyau d'Éden. »

« Le joyau de qui ? »

« Eden », rétorqua Medici d'un ton sec. Il désigna la proue par-dessus l'épaule de Lazare . « C'est le nom du navire. Pendant que vous dormiez, je me suis aventuré à l' examiner de plus près ; et son état actuel en dit long sur son passé. »

"Comment ça?"

Medici joignit les mains derrière son dos, se balançait sur ses talons et eut un sourire narquois.

« Je vais vous le dire, mon bon Lazare. » Il baissa les yeux, l'air pensif, et fit quelques pas en rond, partageant ses observations. « Il me semble qu'elle était lourdement chargée , transportant des rouleaux de tissu et des pièces de vêtements, lorsqu'elle s'est échouée. La majeure partie de sa cargaison en lambeaux repose maintenant sur le fond rocheux, sans doute jetée par son équipage dans l'espoir d'alléger le navire. De plus, il semble qu'ils aient tenté de la tirer en arrière avec un second navire, espérant la dégager des rochers. » Medici leva les yeux au ciel sans sourciller. « Visiblement, l'incident n'a pas été des plus marquants puisqu'elle est toujours solidement ancrée.

J'ai constaté ces efforts à partir de ses nombreuses cordes nouées, les plus grosses d'entre elles gisant encore disposées avec précision sur son pont, leurs extrémités brisées retombant uniformément sur sa poupe.

Et bien sûr, mis à part la main de Dieu, seul un plus grand navire peut tirer un plus petit.

Medici s'arrêta et regarda Lazare droit dans les yeux, en hochant la tête. « Je soupçonne que son audace et

Le capitaine impatient, voguant sur une mer peu profonde, le vent soufflant et toutes voiles dehors, mit le cap entre ces îles opposées. Il aurait sans doute mieux fait de les éviter, malgré la tentation et le prix à payer. » Puis il haussa les épaules. « Quoi qu'il en soit, la voilà qui gît, attendant son destin – un navire jadis magnifique – désormais abandonné et oublié de tous. » mais les oiseaux et les poissons. Et nous sommes probablement ses derniers passagers avant qu'elle ne rejoigne le chemin de sa cargaison coulée.

« Vous avez le sens du détail », répondit Lazare. « J'essaie d'en faire autant, quand l'occasion se présente. »

« Eh bien, ce n'est qu'une observation. Je pourrais tout aussi bien me tromper, remarquez. »

« Je ne le crois pas », répondit Lazare avec un sourire. « Tu sembles déceler les plus grandes vérités dans les plus petits signes. »

Medicci haussa un sourcil. « Vos paroles sont bien accueillies ; cependant, seule la grâce de Dieu me permettra de connaître la vérité. » Il fit un geste vers le ciel.

« Maintenant, allons-nous monter à la surface pour réveiller le monde de sa torpeur crépusculaire ? »

« Oh, en effet », répondit Lazare. Il se retourna et escalada la vitrine verticale, poussant les couches. Les planches s'écartèrent pour révéler un ciel clair et lumineux. Et tel un gopher émergeant prudemment, Lazarus leva les yeux à hauteur de lune pour jeter un coup d'œil par-dessus le pont éclairé par la lune. Il découvrit le visage du Fantôme qui s'élevait précipitamment, se détachant nettement à travers le platelage massif.

« Eh bien, venez donc ; la veille est à vous », insista Medicci, faisant signe à Lazare de se présenter tel qu'il était.

Lazarus lança un regard noir au Spectre avant de sortir de la cale. Il traversa avec précaution le pont couvert d'algues, observant le désordre de restes de poisson séchés, de bois disjoint et éclaté, et l'enchevêtrement de cordages qui s'entremêlaient, dans tous les sens ; et, en haut et sur toute la surface du navire.

Medicci le suivait discrètement, l'attention absorbée par le ciel.

Lazare s'avança prudemment vers la proue surélevée du navire. Ses vêtements claquaient sous une brise chaude et régulière qui soufflait du continent. Il s'arrêta près de la proue et examina sa quille, qui portait la sculpture partielle d'un dos nu de femme, désormais interrompue à la taille. « Le joyau », murmura Lazare, cherchant sur le pont des vestiges du haut du corps, pour n'y trouver que des éclats de bois et des cordages éparpillés. Il se tourna vers la mer, repoussa ses cheveux ébouriffés par le vent et les plaqua contre son crâne. De son nouveau point d'observation sur le pont avant, et en scrutant le flanc nord de l'île, il aperçut le visage lumineux de la lune naissante. Un halo rougeâtre et vapoureux entourait l'astre orangé, lui conférant une apparence inquiétante et fantomatique. Lazare resta immobile.

Une statue s'offrait à lui, tandis qu'il prenait conscience de l'immensité et de la profondeur du gouffre qui s'étendait devant lui.

Finalement, il demanda : « Quelle est la profondeur de l'océan ? »

N'obtenant aucune réponse, Eljo se retourna et trouva le Fantôme absorbé par une affaire d'apparence. Medici se tenait dos à Lazare, un bras levé vers le sud-est. Il scrutait entre deux doigts dressés formant un V, à travers qu'il aligna en son point culminant, une ligne de visée fixe contre les étoiles. Puis il joignit ses doigts, les tourna sur le côté et abaissa son bras pour amener la paire de pointes. Ses doigts effleuraient l'horizon. D'un seul mouvement fluide, il discerna la direction précise de la lointaine île de Corse. « À vol d'oiseau, nous aussi », songea-t-il à voix haute, les mains sur les hanches, contemplant la mer d'un noir profond.

« Médicis ? »

Le Fantôme se retourna brusquement, tel un maître des arts immergé et soudainement surpris, arraché de façon inattendue à un monde d'extrapolation extraordinaire et abstrait.

« Oh, euh... oui, Lazare ? »

« Connaissez-vous la véritable profondeur de l'océan ? »

« J'y crois », répondit Medici. « Et cela dépend vraiment, Lazare. Il y a des aspects qui ne sont pas plus profonds que la hauteur de tes bottes. Et puis, il y en a d'autres qui ne sont pas moins superficiels que la hauteur des nuages. » Il s'arrêta devant Lazare et poursuivit son explication.

« On pourrait dire que la configuration de l'océan ressemble beaucoup à celle de la terre, avec ses plus hautes montagnes et ses vallées les plus profondes. De plus, l'eau du monde s'écoule par vagues, tout comme l'éther de la terre souffle par vents. »

Lazare hocha la tête et scruta l'océan, en embrassant ses profondeurs d'une lumière nouvelle. Il leva les yeux au ciel, cherchant confirmation. « Aussi profond que les nuages sont hauts, dites-vous ? »

« En effet, et même plus profondément ; je le sais, dans ses confins les plus reculés. »

« Comment le sais-tu ? »

Medici soupira, croisa les bras et se balança sur ses talons. « Je le sais, car le monde me l'a dit. Durant mes nombreuses années d'absence corporelle, j'ai parcouru la majeure partie de la surface de la terre. J'ai sillonné tous ses terrains, allant et venant, des sommets aux profondeurs. Des plus hauts nuages aux plus hautes montagnes, jusqu'aux océans les plus profonds et aux eaux les plus abyssales, j'ai cherché l'enfer. En vérité, les océans sont vastes, variés et profonds – suffisamment pour... »

« apparaissaient comme des mondes sombres et lugubres à part entière. »

Lazarus se retourna vers Medici après avoir jeté un coup d'œil par-dessus bord. « À première vue, elle ne paraît pas si profonde. »

« C'est vrai », répondit Medici en serrant les coutures de son vêtement à deux mains et en adoptant le

Adoptant une posture digne d'un homme d'État, il déclara : « En apparence, la plupart des choses semblent simples, inoffensives, voire paisibles. Pourtant, même une pierre ordinaire, une fois retournée, révèle souvent de nombreuses facettes mystérieuses et des rouages cachés, généralement peu engageants. » Il inspecta minutieusement le pont du navire, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'oreilles indiscretes ou d'espions parmi les passants. Puis, avec un sourire narquois, il murmura : « À l'époque où j'étais alchimiste, j'ai, pour ainsi dire, soulevé bien des pierres restées inexplorees, poussé à exhumers les merveilles inconnues du monde. Et tout cela, sans que l'Église n'en sache rien ; mon travail demeura secret. » Il laissa échapper un petit rire sec.

« Pourquoi as-tu caché ton travail ? » demanda Lazare.

Dans une démonstration mélodramatique de déception, Medici souffla et laissa tomber son corps désormais inanimé. Les bras à ses côtés. « C'est ainsi que vivent les villageois, surtout ceux qui s'affaiblissent à la moindre ombre de la nuit, ou qui voient dans leurs propres ombres des démons et des diables qui les suivent, cherchant secrètement à leur voler leur âme. J'ai vécu jadis dans une ville où régnait ce genre de balivernes communautaires inspirées par l'Église. Et en tant qu'alchimiste de l'époque, à la recherche de l'Élixir des Anciens et de son remède contre le fléau de la Mort, même les moindres détails de mes études exigeaient le plus grand secret. »

« Pourtant, guérir la souffrance est une bonne chose ; alors, pourquoi ce secret ? »

« Pourquoi donc ? » demanda Medici, riant d'un air incrédule. « De peur d'éveiller les soupçons de la ville, de semer la peur et de me retrouver devant le conseil de l'Église, à me défendre contre des accusations d'hérésie et de sorcellerie. Après quoi, on me conduirait sur la place du marché, on me baptiserait de goudron, on m'immolerait par le feu et je servais d'exemple pour la flambeau éclatant et suprême de l'Église de la ville. »

Lazare plissa les yeux devant ces images insoutenables, l'esprit bouleversé.

Medici s'éclaircit la gorge. « Lazare, je ne sais pas si vous le savez, mais l'Église brûle vifs des gens pour des crimes bien moindres que la pratique de l'alchimie, de la physiognomonie ou d'une discipline similaire, sans la présence d'un superviseur dûment désigné. »

« Je me souviens qu'on a parlé de tels bûchers », admit Lazare, songeant au sort supposé du prisonnier des catacombes. « Être brûlé jusqu'aux os. »

« Jusqu'à la cendre et à la poussière, même », affirma Medici avec une pointe de répugnance. « On les brûle pour maintenir l'imbécile soumis sous l'autorité pontificale. » Il secoua la tête. « L'année précédant mon dernier voyage à l'étranger, la place du village s'illuminait à chaque nouvelle lune – illuminée par les corps en flammes des accusés du conseil.

Et ces crémations rituelles étaient si courantes que les habitants commencèrent à se cacher dans leurs maisons.

Dans les foyers, on condamnait secrètement l'Église. J'étais d'accord avec eux et, bien que moins passionné que la plupart, je permettais à mes invités d'exprimer librement leur indignation face aux exécutions de masse. Ce n'est qu'après un incident particulier que même les habitants les plus influents furent furieux. J'étais fou de rage, et ma femme Sophia pleurait, comme beaucoup d'entre nous qui connaissions le garçon accusé. Ce dernier avait terriblement souffert aux mains du conseil de l'Église.

« Qu'a fait le garçon ? » demanda Lazare.

« Rien de significatif, à notre connaissance », répondit Medici sur la défensive. « Je dirais que le garçon se comportait un peu différemment de ses camarades ; et peut-être son apparence était-elle tout aussi étrange. Il était assez actif et agité ; son esprit vagabondait, et il parlait souvent avec tant d'emphase et de hâte que ses intentions initiales lui échappaient souvent avant même qu'il ait pu terminer sa phrase. Cependant, je croyais sincèrement qu'il avait plus de qualités que la plupart des garçons turbulents de son âge. Il s'appelait Stephan et, grâce à Sophia, je me suis beaucoup attaché à lui et à sa mère, Magdalena, tout aussi remarquable. » Medici s'avança vers le bastingage et glissa ses mains dans ses poches. Il observa les rochers nus de l'île côtière.

Médicis poursuivit, dos à Lazare : « Les parents d'Étienne étaient des gens bons, pieux et consciencieux. Ils appartenaient à la noblesse, avant de perdre une succession de... » Des investissements substantiels et l'adoption d'un mode de vie plus... comment dire ... peut-être plus prudent. » Medici haussa les épaules. « Certes, elles n'étaient pas réduites à la misère, remarquez-vous ; même si nombre de leurs anciennes connaissances nobles devenaient, de façon de plus en plus opportune, inaccessibles. Néanmoins, nous leur sommes restés ouverts, car Sophia et Magdalena étaient devenues comme des sœurs au fil des ans. Riches, pauvres ou autres ; même Dieu et le Diable, unis, n'auraient pu les séparer, pas plus qu'il n'existe entre un bouton et son fil. D'ailleurs, qu'importait la richesse à Magdalena quand Sophia portait souvent ma bourse dans les boutiques de la ville pour des virées shopping somptueuses ? Sophia tenait à lui faire plaisir ; pourtant, je n'y attachais pas d'importance. Après tout, mes devoirs exigeaient le plus grand respect. »

Cela me laissait beaucoup de temps libre, laissant à Sophia tout le loisir de s'occuper d'elle. Mon travail n'en étant pas affecté, Magdalena et Stephan offraient à Sophia une attention précieuse que je ne pouvais pas facilement lui consacrer. Finalement, tout cela s'avérait bénéfique pour tous.

Le Fantôme se retourna et s'approcha de Lazare. « Quoi qu'il en soit, Stephan avait beaucoup de traits de sa mère, à l'exception de son accent lointain, typique du Norland . Ses cheveux étaient d'une teinte si claire que je n'en avais jamais vu de pareille — ils étaient presque blancs. Et sa peau était bien plus pâle que... »

Même le teint clair de Sophia, ainsi que l'éclat profond de ses yeux bleus, semblaient projeter un faisceau étrange, comme des cristaux azur placés devant une flamme. « C'était un regard étrange, semblable au tien, Lazare. Pourtant, il était bien plus complexe qu'il n'y paraissait. »

« Stephan était remarquablement intelligent et rusé pour son jeune âge. Pourtant, au plus profond de son âme, je sentais que son existence même était marquée par une terrible malédiction. » Il y avait là une signification divine. En vérité, je ne pus qu'observer ses agissements un instant avant d'être à la fois troublé et admiratif ; car le garçon manifestait un sens de l'orientation déconcertant et singulier, surtout dans les moments où la plupart des gens auraient perdu tout équilibre. Malgré son talent indéniable – dont je peux assurément témoigner, ayant moi-même pratiqué avec rigueur et discipline la raison et la réflexion –, sa démonstration constante me troublait invariablement. Et lors de ces nombreuses occasions où Stephan fit preuve de son don étrange, je ressentis la même chose : je me sentais partagé, déchiré entre deux parties opposées de moi-même, obstinément en conflit l'une avec l'autre. Pourtant, ce sentiment de déchirement ne s'attardait jamais, car mes pensées semblaient se poser dans un espace nouvellement créé, à égale distance, entre les extrémités opposées et belliqueuses de mon être. Medici porta la main à son front, comme pour vérifier s'il avait de la fièvre. Il scruta les étoiles en confessant : « Et dans cet espace apparemment mort de silence soudain, hormis les cris de la raison et des sentiments qui s'y opposaient, il me sembla pouvoir observer de loin, sans danger, les agissements de Stephan ; et contempler avec émerveillement comment le garçon amenait mes sens défaillants à un état d'insensibilité à la fois accueillant et troublant. » Il baissa la main et regarda Lazarus d'un air absent avant de secouer la tête. « Qu'a fait Stephan ? » demanda Lazarus.

« Eh bien, » déclara Medici en prenant une inspiration, avec une expression d'inquiétude manifeste, « Stephan était sujet à des crises soudaines où il perdait conscience de lui-même. Ces crises étaient souvent prolongées et pouvaient être déconcertantes pour un passant, car il se mettait à tourner sur lui-même, les bras écartés, le regard fixé au ciel. Ni les cris, ni les applaudissements, ni le contact direct ne parvenaient à détourner son attention. On pouvait poser la main sur son visage levé et il tournait en dessous ; cependant, si l'on tentait de bloquer son bras ou de l'empêcher de tourner, Stephan entraînait dans une rage folle et hurlait jusqu'à ce qu'il puisse reprendre sa vrilie. Vraiment, pendant ces moments-là, il... » Il était complètement inconscient de tout ce qui se passait autour de lui, ne se souvenant absolument de rien par la suite. C'était comme si un voile invisible s'était abattu sur lui, séparant complètement ses sens du monde. Et dans cet état étrange et apparemment détaché de lui-même, il se contenterait de tourner en rond, encore et encore. Je dois admettre que, même un instant, le simple fait

La vue de son filage me donnait le vertige – j'avais l'impression de perdre l'équilibre, même lorsque j'étais immobile. Cependant, Magdalena et Sophia s'étaient depuis longtemps habituées aux fréquentes séances de filage du garçon et faisaient semblant de ne rien remarquer. »  
Medicci pointa Lazarus du doigt. « Et j'ose supposer que si le garçon grimpeait sur leurs têtes pour filer, et que je laissais transparaître la moindre présence d'un « Étienne le Fileur » parmi elles, je serais certainement surprise. »

« J'ai subi deux fois plus de colère pour l'avoir signalé. Ils ont toujours comploté contre moi comme ça, tous les deux. »

**Lazare se détourna avec un sourire crispé et laissa échapper un éclat de rire.**  
nez.

« Vous devriez en rire ? » demanda Medicci d'un air hautain avant de poursuivre : « Malgré tout, je ne pouvais pas facilement l'ignorer, ni faire comme si de rien n'était, surtout avec tant de vases et de piédestaux précieux à portée de main — et avec des rangées d'objets délicats tapissant chaque mur du hall du manoir ; je ne pouvais pas fermer les yeux. »

Medicci croisa les bras, hocha la tête et se pencha vers Lazarus, comme pour partager un secret. « Néanmoins, il y avait des moments où Stephan avait ses crises, et les femmes étaient ailleurs, ne laissant que le garçon et moi. » Il avança le menton pour suggérer des détails intimes à venir, qu'il partagea ; « Un jour, Stephan tomba dans une sorte de transe et se mit à tourner juste sous une entrée, ses bras écartés frôlant sans cesse une colonne de pierre. L'ayant remarqué, je plaçai une table basse et une chaise près du garçon et de la colonne. À la lumière du jour, j'observai le léger espace entre ses doigts et la pierre. Il tournait, tournait, tournait, et je ne quittai pas une seule fois des yeux le mince espace qu'il créait à chaque rotation. Je cherchais le moindre mouvement, la moindre déviation de ses doigts par rapport à la colonne ; mais à chaque passage, il n'y avait absolument aucune variation perceptible. Pendant très longtemps, Stephan tourna parfaitement sur lui-même. C'était aussi remarquable que troublant. » Après une brève pause, Medicci haussa les épaules et admit : « J'étais un peu éméché – peut-être même légèrement ivre – lorsque les femmes revinrent et me surprisrent à observer les mouvements de Stephan. » Le fantôme baissa les yeux et se frotta le visage, empli de regrets, avant de poursuivre : « Les femmes m'ont chassé du manoir ; elles ont jeté ma chaise et ma bouteille de vin dehors ; et elles m'ont dit d'aller évaluer les espaces entre les arbres. »

Lazare laissa échapper un petit rire, se reprit à moitié et demanda : « Qu'a fait l'Église à Étienne pour ses crises ? »

« Oh, ce n'était pas à cause des crises de Stephan — quand Stephan tournait sur lui-même, il restait silencieux. »

L'Église se méfiait de Stephan dès qu'il ouvrait la bouche – le garçon avait vraiment une langue bien pendue. Il ressemblait beaucoup à sa mère sur ce point. Je ne veux pas dire qu'il parlait avec irrévérence ou grossièreté. Au contraire, il était très respectueux et éloquent, allant même jusqu'à se montrer aimable dans ses remarques les plus acerbes. Le problème avec Stephan était le suivant : si une idée lui traversait l'esprit, il l'exprimait avant même qu'elle ne soit complètement assimilée. Parfois, il devait se retenir jusqu'à ce que l'idée rattrape son désir irrésistible de la partager. En vérité, il semblait incapable de réfléchir suffisamment longtemps à une pensée pour en évaluer la pertinence avant de la partager à voix haute. Ainsi, si une idée se formait dans son esprit, elle se formait également dans celui de son entourage immédiat, à cause de son incessant bavardage.

La langue – immanquablement, il disait ce qu'il pensait au détriment de tout le reste.

Ce détail précis concernant Stephan m'agaçait beaucoup, plus encore que ses crises de manquement, surtout lorsqu'il conversait ouvertement avec un ami proche et fréquent, un certain « Victor ». Medici posa les mains sur ses hanches, pinça les lèvres et hocha la tête. « Et comme pour les crises de manquement de Stephan, Sophia et Magdalena faisaient semblant de ne pas entendre les conversations incessantes et flagrantes du garçon avec son ami. Je faisais de mon mieux pour ne pas écouter. C'était pourtant une tâche vraiment ardue pour moi de me taire lorsque les femmes incitaient Stephan à des conversations personnelles et détaillées avec son ami, se comportant comme si Victor faisait partie de notre famille. Aussitôt, elles chuchotaient à Stephan pour qu'il demande à Victor s'il voulait les accompagner faire une promenade. » le domaine du manoir ; ou faire une promenade en calèche jusqu'en ville ; ou même dîner avec nous au restaurant même au bout de ma même table.

Lazare secoua la tête, visiblement perplexe. « Pourquoi la présence de Victor vous a-t-elle autant contrarié ? »

Medici haussa un sourcil et déclara sans ambages : « Victor n'a jamais existé. »

« Et pourtant, vous avez affirmé que Victor était l'ami de Stephan, n'est-ce pas ? »

« J'ai dit que Stephan avait un ami proche du nom de Victor, mais cet ami n'existait pas. De plus, Stephan ne s'autorisait aucun autre ami que ce « Victor ». »

qu'il a imaginé, entièrement à partir des imaginations de son esprit.

« Et l'Église a appris que Étienne avait conçu un ami ? » demanda Lazare.

« En effet, presque aussitôt », affirma le Spectre. « Le conseil de l'Église convoqua donc Stephan pour qu'il fasse des aveux sous serment et témoigne pleinement. Auparavant, j'avais tenté de convaincre le garçon de renier l'existence de Victor ; cependant, durant l'audience, sa langue, toujours prompte à parler, répondit à chaque question du conseil, sans ménagement ni réflexion. Finalement, il refusa de renier son prétendu ami. Au contraire, il exaspéra les anciens du conseil, insinuant leur faiblesse, en déclarant que « les vieillards souffrent

« La vue baisse, l'ouïe s'affaiblit, les cheveux tombent et la peau se détériore. » Medici secoua la tête. « Je n'aurais jamais dû avoir cette conversation sur les particularités du vieillissement avec Stephan. Il faut dire que ce garçon avait la langue bien pendue. »

Pourtant, le conseil ne condamna ouvertement Stephan que lorsqu'il se présenta devant eux et chuchota avec Victor. Aussitôt, l'Église ordonna sa mise en quarantaine stricte pour observation ; après quoi, ils découvrirent ses crises de filage. Le lendemain, les anciens du conseil convoquèrent Magdalena afin qu'elle prenne connaissance de leurs conclusions. Désespérée et accablée de chagrin, Magdalena implora ma présence et, par là même, toute influence qu'un médecin respectable de la ville pourrait exercer. Je l'accompagnai donc dans la salle de réunion du conseil dans l'espoir de persuader l'Église de libérer Stephan sous ma surveillance particulière ; cependant, le conseil avait déjà rendu son verdict sur l'état du garçon. Dans leur décret officiel, ils déclarèrent que Stephan souffrait d'une affection rare, nécessitant une prescription sévère de traitements brutaux qui dépassaient les « capacités, certes estimées mais limitées, des médecins ordinaires ».

« Quel a été le verdict ? »

« Quel que soit le sortilège qu'ils puissent prescrire — et même plus », grommela Medici. « Dans le cas de Stephan, ils prétendaient avoir découvert qu'il souffrait d'être sous l'emprise corporelle... » possession d'une succube.

« Et qu'est-ce qu'un suc— yah— »

« C'est un esprit démoniaque féminin — comme le concile l'a clairement décrit — qui s'attache à un mortel de sexe masculin par séduction spirituelle, afin d'en absorber toute l'essence. L'Église a découvert que le démon portait le nom de Lamiamubus, ou un nom similaire ; et après mûre réflexion cléricale, elle est parvenue à la conclusion que l'esprit diabolique avait d'une manière ou d'une autre pénétré les rêves de Stephan, se révélant au garçon sous le simple nom de « Victor », avant de violer son âme. »

Lazare haussa les épaules. « Victor ? » Il prit une inspiration. « Comment l'Église a-t-elle appris le vrai nom du Démon — cette "Lamia" — ? »

« —mubus », termina le fantôme. « Le concile a fait officiellement référence à un document papal réputé, attribué à un évêque notable et intitulé ouvertement « Un Canin de Vers », ou quelque chose d'approchant. Les détails de leurs prétendues conclusions m'échappent encore, d'autant plus que je crois sincèrement qu'ils ont concocté une explication hâtive pour convaincre et apaiser une assemblée en colère. »

Lazare plissa les yeux, une expression de suspicion se dessinant sur son visage. Il réfuta l'affirmation de Médicis : « Je ne me souviens pas d'un "Canon des Vers" ; cependant, j'ai lu... »

d'un canon sacré, transcrit par l'évêque de Worms. Serait-ce là votre référence ?

« Chanoines, évêques, vers... je ne me souviens plus des termes exacts du concile de l'Église », Medici admit avec une expression de dédain, en agitant nonchalamment les doigts. « Après tout, j'étais versé dans l'art de l'alchimie et j'exerçais consciencieusement la médecine ; pourtant, je n'avais qu'une connaissance rudimentaire des coutumes liturgiques. » Il secoua la tête et soupira. « Néanmoins, Stephan était un garçon fragile ; les coups de fouet répétés et ses plaies ouvertes lui avaient fait tourner le sang. J'ai supplié l'Église de me permettre de voir et de soigner Stephan sous la stricte supervision du clergé ; mais le concile m'a refusé tout accès au garçon. Au lieu de ce... Malgré mes conseils insistants, les prêtres et les médecins de l'Église ont procédé à une prescription d' « application d'huile sur la tête », associée à un strict « régime de saignées ».

« Qu'est-ce que le huilage de la culasse ? » demanda Lazare.

« Il s'agit d'une pratique cléricale d'une grande précision, selon laquelle trois agents désignés de l'Église plongent l'arrière de la tête d'une personne possédée dans un bol d'huile consacrée. Le premier agent applique l'huile en la frottant sur les yeux, le nez et la bouche du sujet, expressément pour chasser toute perception des mauvais esprits. Le deuxième agent récite oralement des prières bibliques pendant l'application, afin d'empêcher les démons et les diables environnants de souiller l'huile. Au même instant, un troisième agent désigné bénit le souffle du sujet d'un flux continu de fumée sulfureuse et sublime, qu'il souffle précisément dans les orifices du visage du possédé. En tout, le processus est assez long et complexe, nécessitant trois jours et trois nuits de pratique continue. »

« J'en ai entendu parler, mais qu'est-ce qu'un traitement par sangsues, au juste ? » demanda Lazare.

« Les sangsues sont comme des vers de rivière qui rongent la peau et se nourrissent des fluides corporels. Les médecins de l'Église en ont appliqué une multitude sur l'aine du garçon pour en extraire tout le venin. Ce furent les dernières nouvelles de Stephan concernant son état qui s'aggravait ; et trois jours s'écoulèrent avant son enterrement. »

Lazare recula la tête, perplexe. « Ses blessures n'étaient pas dans le dos ? Où ? »

« L'ont-ils fouetté ? »

« Ils ont refusé de parler ; et nous n'avons jamais vu le corps du garçon ni sa pierre tombale solitaire — le lieu de repos final de Stephan est devenu pour nous tous une énigme qui s'estompe peu à peu. » Le Spectre Il haussa les épaules. « Néanmoins, le garçon était fragile et étrange à sa manière solitaire ; pourtant il Il n'a jamais été possédé, si ce n'est par un esprit et un cœur étranges mais sincères. En fin de compte, il a rejoint une tombe bien gardée, à jamais fidèle à son ami fantomatique. Et je soupçonne que Stephan est maintenant en sécurité au Paradis, fou de joie, et peut-être à jamais en train de tisser et de parler à son ami Victor.

« C'étaient des temps sombres », déclara Lazare avec un soupir.

« C'était une période sombre pour tous », affirmait Medici, « surtout pour ceux, insensés ou sages, qui n'avaient pas les moyens de payer la dîme à l'Église. Et pour ceux d'entre nous qui le pouvaient, qui étaient instruits et qui osaient faire jaillir une lueur d'espoir dans les ténèbres profondes de l'Église, ce furent des temps véritablement terribles. »

« Pourtant, vu votre richesse, vous pouviez facilement vous acquitter de la dîme, n'est-ce pas ? »

demanda Lazare, laissant entendre que les Médicis avaient peut-être moins souffert que la plupart.

Le Spectre acquiesça. « C'est vrai ; je m'en suis bien sorti, malgré les dîmes excessivement généreuses que j'ai versées.

L'Église affectionnait particulièrement les riches. Elle prélevait juste assez dans les coffres des nantis pour les maintenir à leur place et, en même temps, les taxait lourdement, de sorte qu'ils ne s'enrichissaient pas davantage. L'Église ne permettait qu'à elle-même, à ses agents fiscaux et pontificaux, et à ses fidèles vassaux nobles d'accroître leur fortune. Néanmoins, j'ai versé des dîmes charitables et adressé des paroles aimables au clergé avant de les laisser partir, maudissant en silence le sol même qu'ils foulaient. »

« En secret, je trouvais ces hommes d'Église, imbus de leur propre justice et de leur propre intérêt, absolument méprisables. Je les méprisais, les comparant à un grand flot de sangsues apathiques qui se nourrissaient des biens matériels et des efforts de tous ceux qu'elles rencontraient. Et en échange de ces gains matériels, ils n'offraient que de vaines paroles d'autorité, une absolution coûteuse et de fausses promesses du Ciel. Vraiment, ils s'attendaient à des biens réels et tangibles en échange de vaines paroles. »

de rhétorique religieuse et politique. Que leurs confiscations consistent en quelques lièvres et légumes cueillis chez un paysan et sa femme, ou en une bourse d'or et plusieurs chevaux chez un seigneur et sa dame, ces hommes considéraient leurs paroles, leurs prières et leurs promesses – leurs bavardages – comme ayant autant de valeur que n'importe quel impôt, quel qu'en soit le montant, imposé à quiconque. Après tout, à leurs yeux, la promesse de la vie éternelle avait autant de valeur pour un pauvre que pour un roi. Et bien que la notion d'immortalité puisse momentanément apaiser la faim d'un estomac affamé, ou même desserrer les cordons de la bourse la plus serrée, la dure réalité est la suivante : on ne peut se remplir le ventre de mots avant de se rendre en ville avec une prière, dans l'espoir de dépenser une promesse. Même les hommes languissants, ineptes et bavards de l'Église le savaient ; Et c'est précisément pourquoi ils exigeaient de tous ce qu'ils refusaient de se fournir eux-

mêmes : gibier chassé, légumes récoltés, chevaux bien élevés, fortunes familiales et le fruit

du travail de tous les forgerons, quel que soit leur métier. Et toute la richesse qu'ils avaient accumulée grâce à

« Les efforts des pauvres comme des riches étaient considérés comme le fruit des paiements dus à l'Église à vie. »

« La dîme ? » demanda Medici, incrédule, avant d'orchestrer un nouveau raisonnement.

« Être mis à part pour Dieu ? Ces hommes de l'Église croyaient-ils vraiment être Dieu ? »

Le Spectre se frotta brièvement le menton dans une expression mélodramatique de contemplation. Puis il laissa échapper un petit rire et vérifia ses calculs à voix haute.

« Si je me souviens bien, Dieu ne souffre pas de la faim, il ne se déplace pas à cheval et il ne va pas en ville pour des achats excessifs. » L'humeur de Médicis

s'assombrit et il fixa Lazare droit dans les yeux. « Non, ces dîmes étaient destinées à

financer le train de vie fastueux et parasite du clergé et de ses proches. Quant à moi, j'ai considéré

Le clergé, en masse, n'était rien de plus qu'une bande de voleurs disciplinés, avides de

confisquer les richesses de tous les peuples pieux. Ils agissaient de la même manière

qu'une maladie lente et débilitante, se comportant exactement comme une infection qui se propage.

et une infection sans contrôle. Leur méthode ne m'était pas inconnue, comme je peux en

témoigner, même partiellement. Premièrement, le clergé contaminait l'esprit du peuple avec

Elle corrompait les esprits, semant inutilement la suspicion, l'appréhension et le

doute. De plus, le clergé corrompait inexorablement les populations concernées

en les administrant régulièrement dans le but précis de remplacer leurs anciens

sentiments de mérite et de vertu par des sentiments d'indignité et de culpabilité.

Enfin, lorsque le peuple serait au plus bas, et finirait par croire qu'il était la seule cause et la

seule conséquence de tous les événements odieux et honteux du monde, le clergé passerait

à l'action pour le consumer, presque jusqu'à la mort – sans toutefois l'anéantir complètement –

car il s'appuyait sur sa richesse matérielle et la puisait sans cesse. Et enfin, le clergé...

Utiliser cette valeur nouvellement acquise pour contaminer des masses encore plus importantes de

peuples autrefois satisfaits et naïfs, afin d'accroître ses gains terrestres. En effet, cette méthode d'

infection massive et répétée était largement conçue pour se propager comme une peste de

servitude collective, le tout dans le but d'amasser toujours plus de richesses pour l'Église temporelle, sous

la forme de dîmes perpétuelles.

« La dîme, pour Dieu ? » demanda de nouveau Médicis, appuyé contre un élément de

balustrade, le regard tourné vers la mer. « L'Église ne connaissait ni modestie ni empathie... »

Leur désir insatiable de piller tous les biens terrestres – de la confiscation du maigre panier de

légumes d'un paysan à la saisie d'un cheval sur trois dans leurs provinces ; leur appétit

monstrueux n'était jamais rassasié. Et je peux vous assurer que l'Église n'a jamais donné les

légumes des paysans aux affamés ni aux nécessiteux ; et elle ne les a certainement pas offerts

à Dieu en holocauste. Je vais vous dire précisément ce qu'elle en a fait : elle les a

gardés pour elle. Des prêtres, des évêques et des collecteurs de dîmes obèses s'en sont délectés,

pour ensuite remplir les mangeoires de leurs propres porcs gras avec les restes de nourriture

après un seul repas ; laissant les paysans consoler leurs enfants affamés et en pleurs, qui

subissaient une fois de plus une soirée de bols d'herbe bouillie.

« une pointe d'herbes. »

Médecis se tourna vers Lazare et hocha la tête. « Je l'ai vu de mes propres yeux, je vous le dis ; je connaissais le gros prêtre et sa porcherie, ainsi que les malheureux paysans. »

Medicci eut un sourire narquois. « En secret, j'ai donné à cette famille affamée trois chèvres et deux jouets pour les deux... »

J'ai donné aux enfants une bourse généreuse et je leur ai fait respecter leur parole de ne jamais le confesser, surtout pas à l'Église. Après tout, je ne voulais pas qu'un seul os, un seul tendon ou un seul poil de ces trois chèvres finisse dans l'auge des porcs, pour nourrir uniquement le prêtre obèse, ses associés et d'autres porcs gras. Et les paysans étaient extrêmement reconnaissants.

Sachant que j'avais risqué la confiscation de tous mes biens pour avoir effectué une donation en dehors des registres du trésor du clergé, la famille tint parole, ne confessant rien ; et ils ne firent plus jamais bouillir d'herbe. Peu après, le père de famille devint l'un de mes serviteurs les plus chers et les plus fidèles ; et finalement, l'un de ceux qui portaient

« Ma dépouille jusqu'à sa dernière demeure. » Medicci soupira et sourit. « Certes, nous n'aurions pas pu subvenir aux besoins de chaque paysan de la province ; pourtant, Sophia et moi avons trouvé, au fond de nous, une profonde consolation à l'idée d'avoir pu offrir une lueur d'espoir à... » au moins une famille dans le besoin.

Lazare sourit. « Je suis certain qu'ils vous seront éternellement reconnaissants de votre gentillesse. Et je crois pouvoir comprendre, même de façon infime, ce que vous avez dû ressentir. J'ai moi-même fait une chose similaire. »

« Ah bon ? » Medicci releva le menton. « Dites-moi, si vous le voulez bien. »

Lazare réprima un rire. La modestie et la gêne se lisèrent sur son visage lorsqu'il confessa : « En vérité, ce n'était pas aussi audacieux ni aussi durable que votre bonté. »

Il haussa les épaules. « Pourtant, lorsque je vivais dans les catacombes de l'abbaye, j'ai apporté une partie de ma nourriture à un prisonnier affamé, bien que mon père m'eût ordonné de tout manger et m'eût interdit d'approcher des cellules. Désobéir à de tels ordres me troublait, mais l'idée me frappait encore plus : manger toute ma nourriture et laisser un autre se priver de tout, surtout lorsqu'il y avait de quoi partager. Et tandis que je souperais, je savais que si je mangeais tout sans rien partager avec une âme affamée, je me sentirais plus vide ensuite que si je m'étais contenté de sentir la nourriture sans y avoir goûté. Je ne pouvais pas plus nier cette idée que je ne pouvais accepter mon devoir d'obéir aux ordres reçus ; alors j'ai désobéi à mes devoirs et aidé le prisonnier en secret, allant même jusqu'à tenter de le libérer. »

« Et vous l'avez libéré ? »

« Il a refusé, car il s'estimait déjà libre. »

« Eh bien, comme on dit, "les meilleurs amis viennent des hommes affamés, une fois rassasiés". Je suis sûr qu'il l'était. »

Je te suis profondément reconnaissant pour tes efforts désintéressés, Lazare.

« Je crois qu'il l'était », déclara Lazare, rayonnant. « Et après, même si j'avais désobéi à mes devoirs, je me suis senti plus rassasié que si j'avais mangé trois chèvres entières. » Medici rit. « En effet. C'est précisément ce que j'ai ressenti. Qui était-il, ce prisonnier ? »

Le sourire de Lazare s'effaça. Il baissa les yeux. « Je n'ai jamais su son nom. Pourtant, il a dit que je me souviendrais mieux de lui comme d'un "pauvre homme en Christ". »

La gaieté de Médicis s'évanouit lorsqu'il commenta : « Je suppose qu'il y avait beaucoup de peuples aussi humbles et dévoués, morts et oubliés depuis longtemps, qui pourraient être commémorés et honorés par un titre aussi approprié, à la fois vague et glorieux. Béni soit à jamais cet homme, dont vous vous souvenez sous le nom de Lazare. C'est un titre que tout pape pourrait envier ; pourtant, il s'accompagne d'une robe ordinaire, que nul n'oserait revêtir. « Oui, » affirma Lazare, « c'est juste ; et je me souviendrai de lui ainsi. »

« C'est tout à fait approprié, en effet », remarqua Medici avant de lever un doigt au ciel pour déclarer : « Et, par un examen tout aussi rigoureux, cette expression convient également : même si l'Église regorge de richesses, d'opulence et de biens divers, vous n'entendrez jamais un homme d'Église s'en vanter ouvertement en se qualifiant de "riche homme d'Église". » Après tout, s'il tirait réellement sa fortune de la bourse pontificale, il ne l'admettrait jamais ouvertement, de peur de perdre sa source de prospérité. Et s'il était un homme d'Église qui, honnêtement, n'avait pas acquis sa richesse grâce à ses coffres, l'Église exigerait de lui des comptes sur sa réussite continue, sous forme de dîmes supplémentaires. Ainsi, il existe de nombreux hommes d'Église riches et pieux, vivants et en bonne santé, qui pourraient légitimement porter un titre aussi pompeux et distinctif ; pourtant, aucun ne le ferait honnêtement et ouvertement. Sais-tu pourquoi, Lazare ? Je vais vous le dire.

De mon point de vue personnel, l'Église ressemble à peine à un amas doré et glorifié d'asticots qui se nourrit de la décomposition d'une humanité qui suffoque lentement ; tout en maintenant à elle seule des peuples sans méfiance au bord de la mort par ses sécrétions répétées d'un poison pieux.

Lazare le réprimanda : « Tes propos irrévérencieux me troublent beaucoup depuis quelque temps. » Vous devriez vous abstenir de parler si durement contre l'Église et ses serviteurs de Dieu. Je ne veux plus en entendre parler.

La soudaine démonstration d'étonnement de Médicis s'est muée en un éclat de rire. Il a ouvert les bras, dans une ostentation de vanité. « Devrai-je comparaître devant le concile, alors qu'il reste sourd et aveugle à ma présence ? Le clergé me déclarera-t-il coupable d'hérésie ou de sorcellerie et confisquera-t-il mes biens, alors que je ne possède même pas un brin de chair ? Subirai-je une seconde mort, par... »

« Le feu ? Est-ce seulement possible, que les morts craignent la mort ? Vais-je finir en enfer pour des paroles blessantes ? » Medici laissa tomber ses armes. « J'ai essayé, en vain. »

« Tu te montres comme une âme amère », remarqua Lazare sans ambages. « Comment as-tu pu accéder au Paradis, alors que ton cœur... »

« Dieu sait », intervint Medici en soupirant, « je nourris un profond ressentiment envers l'Église. Et à juste titre, puisque le Seigneur Dieu lui-même n'exige ni l'un ni l'autre. »

Pour communier avec son troupeau, il n'existe ni Vicaire du Christ, ni armée de clergé, ni temple de marbre imposant et voûté. Depuis Adam et Ève, et leurs enfants, le Seigneur leur a parlé directement, à travers leur cœur. Et il nous entend encore aujourd'hui dans nos prières personnelles. Quel est le rôle de l'Église dans tout cela ?

Il n'y en a aucune, dis-je, si ce n'est dans la redirection et la corruption de la communication avec le Divin.

Les craquements des planches de bois, tendues et dilatées, résonnèrent dans tout le navire ; et une nuée de goélands abattus, perchés sur le pont, s'envola en direction du rivage. Medici s'avança et s'adressa à Lazare d'un ton plus personnel. « Je tiens à te préciser, Lazare, que je ne méprise pas mon Seigneur Dieu simplement parce que je questionne l'Église. »

Les deux ne feront jamais qu'un. Ils ne sont pas faits pour s'unir. Il n'y avait point de temple dans le jardin d'Éden, seulement un arbre de tentation. Notre Père, qui réside aux Cieux, et Sa Sainteté, qui se proclame Père de l'Église, sont aussi différents que le soleil et la lune. Leurs images distinctes ont été fusionnées en une seule et même pratique de culte fabriquée de toutes pièces par ces hommes corrompus, opportunistes et vains, avides de pouvoir et de contrôle sur les ressources d'autrui. J'ai vu leurs secrets de mes propres yeux. De par mon ancienne position sociale, mon rang et mes privilèges, j'ai côtoyé les plus pervers et les plus intrigants d'entre eux. Mes contributions généreuses et régulières à l'Église ont tenu à distance ces hommes pompeux, hypocrites et parasites, et surtout loin de mes travaux alchimiques plus douteux. Je n'ai peut-être pas lu les Écritures, mais j'ai assisté religieusement aux sermons de l'Église avec ma chère Sophia, suffisamment longtemps pour me souvenir de la prédication des Écritures. Et un souvenir qui me revient clairement est ce commandement : « Tu ne prononceras pas le nom du Seigneur ton Dieu en vain. » Maintenant, je te pose cette question, Lazare. Si un homme est assez vaniteux pour exiger qu'on l'appelle Sa Sainteté, prétendant qu'il

« Il est le plus haut représentant du Christ, et c'est seulement par son Église que les autres peuvent trouver la pénitence, l'absolution et la réconciliation avec le Seigneur ; n'a-t-il pas tort ? »

Médici s'approcha de Lazare et lui demanda autrement : « Si des hommes vains et pieux s'arrogent le droit de parler au nom du Seigneur, alors, par une telle vanité, ne... » De même, prendre le nom même de l'Éternel, ton Dieu, en vain ? N'est-ce pas assez clair ?

Lazare répondit en secouant la tête et en se détournant : « Peut-être dénaturez-vous le sens de son intention première. »

D'autres planches grinçaient encore dans la coque du navire.

Medicci poursuivit son message : « Le Seigneur connaît mon cœur, Lazare, et c'est précisément pourquoi le Ciel m'a été accordé. Le Seigneur connaît également le cœur des méchants, qui pourraient comploter, par l'intermédiaire d'autrui, pour s'interposer entre Dieu et les hommes, tout en prétendant être le seul chemin vers le Ciel – un chemin qui ne s'acquiert véritablement que par la dîme, le sang, la sueur et la souffrance. Ces hommes sont des monstres, et ils boiraient avec empressement le sang versé de vos enfants pour étancher leur soif insatiable de pouvoir et de domination, alimentée par une vanité monstrueuse et démesurée. Il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours ainsi – c'est sa nature – le Mal reste le Mal, même lorsqu'il se présente. »  
« Bien. En vérité, tout comme le Malheur proclame avec le plus de véhémence être le seul chemin du salut. »

Médecis remarqua l'agacement croissant dans le regard de Lazare et coupa court à ses propos colorés, affinant son exposé et mêlant observation scientifique, méthodologie d'investigation, conviction religieuse et pratique passée pour formuler sa propre opinion. Déductions logiques. « De mémoire, ce n'était ni un fardeau que je m'imposais, ni un fardeau dont je pouvais me défaire de mon plein gré sans perdre de vue la vérité perverse. Et, en vérité, je trouvais absolument consternant que l'Église se comporte d'une manière si précisément interdite par les Saintes Écritures. Dans ses agissements perfides, l'Église avait toujours ordonné que nul n'hérite, ne convoite ni ne chérisse quoi que ce soit sur terre, si ce n'est la perspective d'une place au Ciel, alors même qu'elle convoitait et héritait de toutes sortes de richesses terrestres, sous forme de dîmes. »

qu'elle distribuait généreusement à son vaste clergé d'agents pontificaux. En tant qu'homme instruit, rigoureux et soucieux d'étudier, je ne pouvais me soustraire à mes devoirs et à mes méthodes d'observation méticuleuses, tout en ignorant les méfaits de l'Église pratiquante. Je ne pouvais pas non plus fermer les yeux sur les nombreuses causes de la peur, de la pauvreté, de la souffrance et de la mort, qui survenaient en abondance sous son règne impitoyable. Je ne pouvais pas... je ne le ferais pas. Et pour cela, comme vous l'avez justement deviné en moi, le ressentiment est une croix que je porterai toujours.

Le navire s'inclina brusquement et prit une inclinaison plus prononcée, ses planches de coque craquant et se brisant contre les pierres du rivage sous l'effet du poids changeant. Lazare se redressa et lança un regard interrogateur au Spectre. Le navire se stabilisa dans un calme nouveau. Médecis croisa les bras et poursuivit, comme si le navire n'avait jamais bougé : « Autre bel exemple de pratique pontificale, où l'Église dépouille les pauvres pour son propre profit ; j'ai vu un jour sur la place publique un carrosse ecclésiastique doré, équipé... »

Avec six chevaux de trait et un cocher excessivement corpulent. La calèche resta immobile devant un  
Une cordonnerie, dont l'intérieur regorgeait de chaussures finement travaillées. Au début, je n'y  
prêtais guère attention ; et j'aurais peut-être continué mon chemin si l'une des marques  
distinctives du cheval n'avait pas attiré mon regard. La curiosité l'emporta ; je traversai donc le  
chemin pour mieux observer l'animal et, comme je n'étais toujours pas certain de son identité, je l'appelai.  
Le cheval dressa les oreilles et m'aperçut. C'était un cheval beau et doux. Il s'appelait Barlow –  
Magdalena avait contribué à le nommer lorsqu'il n'était qu'un poulain. Barlow entretenait  
régulièrement les jardins d'une famille de paysans qui vivaient sur les anciennes terres des  
parents de Stephan. Pourtant, je ne m'attendais pas à ce que Barlow se débatte avec autant de  
véhémence contre ses entraves, au point d'effrayer les autres chevaux et de mettre le cocher  
dans une rage folle. Le cocher fit claquer son fouet contre moi, hurlant si fort que même le Pape  
à Rome l'entendit. Puis il battit l'animal jusqu'à ce que sa bouche soit pleine d'écume. Medici  
soupira. « Depuis ce matin, je regrette toujours d'avoir appelé Barlow comme je l'ai fait. J'ai  
certainement confondu l'animal avec de vagues souvenirs d'une jeunesse plus heureuse,  
désormais révolue. » Le Fantôme acquiesça. « Vraiment, beaucoup de bonté s'est perdue dans  
l'ombre de ces jours sombres, où même les bêtes de somme semblaient n'être plus que de  
pitoyables coquilles vides de ce qu'elles étaient autrefois. »

« Pourtant, il y a encore beaucoup de bonté dans le monde ; et les jours ne restent jamais sombres. »

Lazare fit remarquer : « Cela est clairement indiqué dans l'Écriture. N'avez-vous jamais lu de tels  
versets, monsieur ? »

Medici haussa mollement les épaules, un léger sourire se dessinant au coin de ses lèvres. « J'avais l'intention de  
le faire... quand j'aurais eu le temps. Malheureusement, le temps m'a manqué ... quand je suis mort. »

Il haussa un sourcil, admettant : « J'avais effectivement un exemplaire des Écritures dans ma bibliothèque à l'  
époque. Il m'avait été transmis par la famille Médicis. C'était un ouvrage assez grand, ancien et lourd, avec des coutures  
ornementées et des reliures solides. Les pages étaient remplies d'images peintes en couleurs et d'inscriptions.  
On m'a dit que c'était l'un des trois seuls exemplaires réalisés par des moines bénédictins nordiques dans la région  
italienne d'Ombrie. »

Il s'agissait du plus ancien ouvrage de la bibliothèque familiale, qui était assez importante à l'époque.

Lazare laissa tomber un regard inquiet sur les planches du plancher avant d'interroger Medici : « Et avec un si beau  
livre, vous ne vous souvenez même pas d'un seul verset ? »

« Je n'ai jamais eu un instant de libre. » Son attitude changea brusquement, un sourire narquois aux  
lèvres. « Pourtant, même jamais ouvert, il avait une utilité précieuse : sa simple présence sur l'étagère. »

« Son emplacement ? »

« En effet. C'était le premier livre sur l'étagère, placé tout à gauche, précisément à hauteur  
des yeux d'une petite Italienne zélée, vive et au caractère bien trempé, près de l'entrée de... »

mon bureau.

« Sophia ? »

« Non. Sa mère adoptive, sa tante de sang. Et ce vieux grimoire familial était la première chose qu'elle remarquait religieusement, le commentant à chaque fois qu'elle passait dessus. »  
Ce livre soigneusement rangé et jamais ouvert éteignait complètement l'ardeur de ses yeux .  
Avant même de mettre un pied dans mon bureau, elle se montrait féroce comme une lionne à son approche et douce comme un agneau à son départ. » Medici rit doucement. « Avec le temps, les Écritures m'ont bien protégée du zèle intransigeant de ma belle-mère. »

« Il semblerait qu'elle ait beaucoup apprécié le livre. »

« Absolument. C'était bien plus ancien que les écritures de sa famille. »

« Pourtant, elle ne vous a jamais demandé de regarder à l'intérieur, de voir ses mots, ses images et ses pages ? »

"Non."

« T'a-t-elle déjà demandé si tu avais lu des passages du livre ? »

«Jamais en passant.»

«Elle a simplement supposé que vous lisiez un passage parce qu'il était là?»

« Oui », parvint à articuler Medici entre deux rires.

Lazare réfléchit, perplexe, avant de suggérer : « Il semble qu'elle avait davantage besoin que les Écritures soient fermées et laissées là que vous n'aviez besoin qu'elles soient déplacées et utilisées. »

Ils éclatèrent tous les deux de rire.

« Bien sûr, ma mère n'était pas si facile à convaincre », souligna le Spectre. « Elles étaient comme le jour et la nuit. Lorsque ses invités s'aventuraient devant le bureau et apercevaient le vieux... »

À chaque fois, ils me posaient invariablement des questions à ce sujet. Ce à quoi ma mère répondait fidèlement : « Cette reliure particulière n'appartient à personne d'autre qu'à Thomas l'Incrédule lui-même. »

« De la part de l'apôtre Thomas ? »

« Exactement. Et lorsqu'elle était contrariée par moi, elle m'appelait toujours ainsi, surtout durant ma jeunesse téméraire et obstinée. Elle m'appelait si souvent que ses invités me confondaient avec Maître Thomas, au lieu de Maître Gregory. C'était parfois assez déconcertant – et c'était bien le cas. » Le Fantôme soupira et fixa le vide, perdu dans ses souvenirs intimes, enfouis depuis des siècles.

Il fit quelques pas, réfléchit un instant, puis reprit : « En tant qu'ancien écuyer de l'abbaye, ayant accès à l'intégralité du scriptorium, je dois admettre que vous êtes certainement plus versé que moi dans les Écritures ; cependant, je ne parle de l'Église que dans la mesure où cela concorde avec son histoire. Je ne vous mens pas à ce sujet. De même, les nombreuses confessions de l'Église et les divers récits historiques ne se contredisent pas : tous les récits et archives partagent les mêmes vérités. Ainsi, tout comme

Vous connaissez parfaitement les Écritures, je suis tout aussi versé en Histoire, et particulièrement dans l'art de la guerre, et dans les nombreux événements qui ont façonné l'Église.

« Tout comme votre récit historique indiscutable de “monticules glorifiés d’asticots” — cela faisait-il également partie de votre savante histoire de l'Église, Médicis ? »

Le Fantôme lutta contre des expressions de rire de plus en plus contorsionnées avant de se reprendre . « Enfin, pas exactement. Cependant, pour rendre le discours plus attrayant, d'un sujet par ailleurs désespérément aride comme l'Église, de telles expressions y ajoutent une nuance de couleur, n'est-ce pas ? »

Lazare leva les yeux au ciel. « Tu n'as exprimé que du noir. Le noir, c'est une nuance ? »

Medicci laissa échapper un petit rire et renonça en partie à sa liberté d'expression. « Très bien, j'ai peut-être été un peu trop bavard ; veuillez m'excuser. Je vais... »

Je ne tenterai pas davantage d'expliquer les Écritures, car je ne les connais pas aussi bien que vous. Cependant, je dois pouvoir exprimer mon point de vue sur l'Église d'un point de vue purement historique, même si vous pourriez, de prime abord, être opposé à certains de ses aspects.

Lazare haussa les épaules et accepta sous conditions : « Pourvu que la couleur de votre mépris pour l'Église ne soit pas aussi aveuglante. »

« Eh bien, ils l'étaient vraiment, de mille façons... »

**Lazare plissa les yeux et le coupa court.**

Le Spectre leva le doigt en l'air, eut un sourire narquois et termina poliment sa déclaration :

« Toutefois, pour votre bien, je supprimerai de mes communiqués toute mention de vers et de mon aversion totale pour la piété prédatrice, et vous transmettrai avec douceur, peut-être, une version plus acceptable de l'histoire de l'Église — telle que je m'en souviens distinctement, je vous le rappelle. »

« Peut-être une version plus acceptable de... autre chose ? » Lazarus laissa entendre qu'il allait changer de sujet. « Peut-être, en parler davantage de votre chère Sophia ? »

« Très bien. Peut-être pourrais-je vous raconter comment j'ai demandé la main de Sophia à ses parents adoptifs ? Dois-je vous raconter cet événement terrible, avec son propre « Livre de Don » ? »

Les oreilles de Lazare se dressèrent et il inclina la tête comme un chien curieux. « Le livre de Daniel, vous voulez dire ? »

Medicci rit. « Oui, exactement. La tante de Sophia a aboyé la même chose. C'était un moment assez peu convenable pour moi ; et pourtant assez drôle et mouvementé en même temps. »

« J'aimerais bien l'entendre », admit Lazare, retrouvant son sourire et son calme.

« Alors je vous le raconterai — peut-être en chemin vers l'Italie. J'imagine que vous apprécierez peut-être ce récit. »

« J'en suis sûr », répondit Lazare.

Un autre craquement retentit dans la coque en bois, suivi du bruit d'une soudaine montée d'eau sous le pont. Toujours fermement ancré contre les rochers, le navire avait finalement cédé à la mer. Le bois grinçait et craquait, et le pont pencha à peine davantage. Tous deux scrutèrent l'immensité de l'océan Austral et les étoiles. Un vent régulier soufflait, chargé de l'odeur de la saumure. Le bruit des vagues ininterrompues claquait et gargouillait sous eux, leur écume venant frapper la coque du navire. Lazare rompit le silence qui régnait entre eux. « Tu as dit que l'océan est peut-être plus profond que les nuages, très haut », déclara Lazare. « Est-il même plus profond que les étoiles, très haut ? » « Le firmament lui-même ? Je ne le crois pas », répondit Médicci.

« Avez-vous déjà volé jusqu'aux étoiles ? »

Le Fantôme laissa échapper un petit rire. « Bien sûr que non. Et je n'oserais pas prendre ce risque, de peur d'être repéré par tous les anges qui existent. Il n'y a nulle part où se cacher, là-haut », dit Médicci en hochant la tête vers le ciel. « Ma place est ici-bas, à la recherche de l'Enfer... et de ma Sophia. » « J'ai cherché partout, des sommets des montagnes aux abysses des océans. » Le Spectre regarda Lazare droit dans les yeux et sourit. « Cependant, je suis convaincu que ma quête est désormais terminée, grâce à toi. » Puis il jeta un coup d'œil à la mer et grimaca. « Et j'ai vraiment détesté explorer les profondeurs de l'océan. D'horribles et insondables créatures marines hantent ses vallées abyssales d'une obscurité éternelle. »

« Même les monstres marins ? » demanda Lazare.

« Surtout », affirma Médicci. « J'ai vu de grands monstres tapis dans les profondeurs les plus abyssales : des géants blancs à la tête massive et sans corps, d'où partaient de nombreuses jambes longues et démesurées – des jambes si longues qu'elles auraient pu couvrir toute la longueur du plus grand navire marchand. J'ai aussi vu d'énormes corps fantomatiques sans tête, qui n'étaient rien de plus que d'immenses chapeaux de bain remplis de longs cheveux ondulants – des cheveux luisants qui tuaient leurs proies. J'ai également vu d'énormes chauves-souris de mer édentées, à la gueule béante et à la longue queue. Et une fois, je suis tombé sur un immense fond marin de bénitiers géants ; le plus grand d'entre eux aurait pu engloutir deux hommes entiers dans sa coquille qui se refermait brusquement. » Médicci souffla et grimaça, ajoutant : « Et puis il y avait ces choses pâles et hideuses. » Il poursuivit : « — c'étaient des têtes flottantes, arborant des rangées de dents irrégulières ; et leurs yeux démesurés et leurs bouches béantes les occupaient presque entièrement. Des têtes aux grands yeux et aux nombreuses dents. Imaginez, si vous le voulez bien, un monde sous-marin, noir comme la jais, peuplé de têtes féroces et voraces, lumineuses et flottantes. »

« Il y a des têtes monstrueuses dans la mer », demanda Lazare, désormais totalement captivé par les descriptions fantastiques que faisait Médicci de ces étrangetés océaniques à la fois grotesques et titanesques.

« Eh bien, ils n'étaient pas aussi monstrueux que les autres monstres marins. »

Lazare scruta les profondeurs du pont délabré du navire. « Étaient-elles encore plus grandes que le Joyau d'Éden ? »

Medicci a peut-être pâli d'un léger embarras avant de présenter un espace d'environ sept centimètres entre ses doigts et d'admettre : « Eh bien, ils sont... aussi grands que ça ; cependant, leur apparence est vraiment horrible, avec leurs formes apparemment incomplètes, très disproportionnées, et ils ont une allure fantomatique, tout comme moi. Vous imaginez ? Horribles, ils l'étaient. Quand je les ai vus pour la première fois, j'ai cru m'être aventuré aux portes de l'enfer, car ils n'en avaient certainement pas l'air. » ils ressemblaient à quelque chose du merveilleux dessein du Seigneur. Pourtant, je me trompais : ils étaient Pas de l'enfer. Néanmoins, même les araignées pourraient être plus belles, en leur compagnie, comme « Les araignées ont un corps bien défini et des pattes fonctionnelles. Et des têtes flottantes, sans corps ni pattes ? » Medicci secoua la tête, désapprouvateur, avant de tourner son regard vers le rivage. « C'est un peu comme ces grillons des cavernes : de longues pattes qui semblent porter un corps trop petit pour un grillon ordinaire. Leurs membres sont déséquilibrés. » Il frissonna de nouveau. « C'est étrange, c'est agaçant. »

Eljo réfléchit alors à l'étrange idée qu'un fantôme, autrefois versé dans la physionomie, puisse souffrir d'une phobie des disproportions organiques ou des grotesques anomalies anatomiques. Il pinça les lèvres pour contenir l'hilarité qui commençait à l'envahir . Puis, se détournant et se mordant la lèvre, il fit face à Medicci d'un air grave et troublé. « Et si l'une de ces petites têtes vous était jetée dessus, Medicci ? »

Le Spectre se retourna et hocha la tête, déclarant froidement : « Alors ils devraient mourir. »

« Les trucs de tête ? »

« Non », aboya le Fantôme ; « Celui qui me l'a jeté dessus ! »

Lazare, pris d'un fou rire incontrôlable, se plia en deux et perdit l'équilibre. Crac ! Plouf ! Un pan de balustrade s'effondra dans l'océan et, si Medicci n'avait pas attrapé Eljo qui le suivait, Lazare aurait pu basculer par-dessus bord. Le Ghost ramena à bord un Lazare vaincu.

pont du navire.

Lazare se releva. « Pourtant, tu es un esprit ; la chose te traverserait sans problème. »

Medicci le laissa partir. « Néanmoins, cela n'arrivera qu'une fois. Et je ne vois rien de drôle dans ce que vous pourriez suggérer. »

Lazare se reprit. « Pardonnez-moi, Médicis. Je n'étais que... »

« Oui, je sais ; et vous n'êtes pas le premier à y trouver de l'humour. Pourtant, n'oubliez pas que le dernier homme vivant qui m'a jeté un grillon des cavernes dessus est devenu mon patient le plus long durant cette courte saison. »

Lazare le rassura avec un sourire crispé, à moitié esquissé : « Je ne ferai pas une chose pareille, Médicis. Et je vous remercie de m'avoir rattrapé. »

Medicci fit un clin d'œil et haussa les épaules. « Je croyais vraiment que vous alliez vous rincer la bouche à l'eau de mer ; cependant, je n'ai fait que rattraper ma Sophia quand vous êtes tombé ; puisque vous vous tenez maintenant entre elle et moi. »

Lazare sourit et hocha la tête. « Malgré tout, je vous suis redevable. »

« Ça suffit », répondit Medicci en joignant les mains sur ses vêtements et en se balançant sur ses talons.

Lazare contempla la partie manquante de la balustrade et la mer déchaînée en contrebas, et ses pensées dérivèrent vers des temps plus anciens et plus simples. Il se remémora notamment un moment assez cocasse où lui, Miguel et Thateus se trouvaient ensemble dans le Puits, en train de rincer des tonneaux de vin de l'abbaye vides. Miguel avait sauté dans l'eau en criant qu'un Le Monstre Marin l'avait saisi. Et bien qu'il sût que Miguel faisait semblant, connaissant intimement chaque recoin de la petite caverne du Puits, Thateus se précipita pour sauver Miguel du Monstre Marin présumé, réprimandant Lazarus pour son inaction face à une mort certaine. Lazarus laissa échapper un petit rire. Toujours gêné par la naïveté et la malice de ses compagnons des catacombes, il leva les yeux vers le ciel étoilé.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Medicci, les yeux plissés de suspicion.

« Cela ne vous concerne pas », dit Lazare en faisant un geste de la main pour le congédier. « Je me suis simplement remémoré un souvenir lointain. » Il acquiesça et ajouta : « Jadis, je voyais le monde beaucoup plus petit qu'il ne l'est en réalité. C'était plus agréable, à mes yeux, de le percevoir ainsi. »

« Comment avez-vous pu en déduire qu'il est inférieur à sa valeur réelle ? »

« Eh bien, j'ai longtemps cru que les oiseaux pouvaient voler assez haut, jusqu'au ciel. » Il haussa les épaules, admettant : « Je sais qu'ils ne le peuvent pas, mais j'aurais aimé y croire. »

Medicci eut un sourire narquois. « Et comment peux-tu être certain que les oiseaux ne peuvent pas voler jusqu'au Ciel, Lazare ? » Il ouvrit les bras et leva brièvement les yeux. « As-tu volé si haut et si loin que tu aies inspecté chaque recoin du ciel ? »

Lazare scruta les yeux de Medicci avant de répondre : « J'en suis aussi certain que vous, car vous partagez cette conviction que vos monstres ne viennent pas de l'Enfer, Medicci. » ont-ils cherché si profondément et si loin qu'ils ont inspecté chaque partie de l'océan ?

« Ce ne sont pas mes monstres », répliqua Medicci avec un sourire. « Pourtant, peut-être pouvons-nous l'être. »

« J'en suis presque certain. » Il hocha la tête et fit l'éloge de Lazare : « Il y a véritablement en toi un alchimiste perspicace et réfléchi. »

« Et vu votre équilibre entre foi et doute, je crois que vous feriez aussi un excellent moine » , lança Lazare au passage, en se dirigeant vers le centre du pont . Médicis suivit.

Ils enjambèrent des débris épars et atteignirent une clairière relative près de l'entrée de la cale. Lazare s'arrêta et ferma les yeux. Medici fit le tour de Lazare. Il le regarda inspirer profondément et incliner gracieusement la tête de haut en bas et de gauche à droite. Et de l'extérieur comme de l'intérieur, Lazare puisait clarté et direction dans le sens aigu de l'orientation d'Eljo, auquel il superposait simultanément les souvenirs immaculés des cartes de l'abbaye. Il se retourna et ouvrit les yeux vers le L'horizon sud-est de l'océan. Medici remarqua ses pupilles désormais dilatées ; leur noirceur apparente faisait presque disparaître toute la teinte bleue des yeux de Lazare. « Nous trouverons notre nouvelle route dans cette direction » , déclara Lazare en désignant l'horizon. « On y va ? »

Medici le vérifia : il leva les yeux au ciel, repéra l'étoile polaire et suivit la constellation du regard jusqu'à ce que son œil se pose sur le doigt pointé de Lazare, précisément dans la direction qu'il avait calculée : la lointaine île de Corse. Il pinça les lèvres et secoua la tête. « Et tu oses m'accuser de sorcellerie, alors que je n'ai fait que rapporter un lièvre ? Comment fais-tu pour te repérer aussi parfaitement les yeux fermés ? »

Lazare sourit et déploya ses ailes. « Tu n'es pas le seul d'entre nous à posséder un pouvoir qui n'est pas de la sorcellerie. »

Le Fantôme soupira. « Assez vague ; bon retournement de situation. »

Lazare demanda : « Devrions-nous mettre le cap sur la Corse ? »

Médicis leva la main vers le ciel en signe de respect. « Toujours plus haut, par la grâce de Dieu ; éclairez le chemin, frère Lazare. »

Lazare rayonna, se retourna et déploya ses ailes.

D'un seul mouvement, ils abandonnèrent l'épave et s'élancèrent dans le ciel nocturne, la contournant une seule fois avant de mettre le cap sur le large. Le Joyau d'Éden s'enfonça à l'horizon ; les terres de France disparurent ; et sous la clarté d'un nouveau lever de lune, la surface agitée de l'océan se transforma peu à peu en une nappe scintillante de verre fumé. Ils prirent de l'altitude, jusqu'à ce que les eaux immenses du golfe de León semblent engloutir le monde entier, une fois encore, comme seul Noé aurait pu le savoir. Pourtant, malgré l'horizon infini et l'absence de relief sous-marin, Eljo, tel un nomade, et Spectre, d'une froide précision, ne dévièrent jamais de leur trajectoire aérienne entre la terre et le ciel. Ensemble, ils formaient un ensemble d'instruments indispensables, capables même de rivaliser avec...

Les instruments de navigation les plus importants pour tout capitaine de navire. Ils étaient comme une boussole et un sextant volants, naviguant droit au-dessus d'un abîme saumâtre de l'océan.

Aussi improbable et prédestinée que puisse paraître une telle association , Lazare et Médicis ignoraient encore que le Destin exigerait bientôt d'eux des efforts incommensurables et une habileté imprévisible pour réparer le mal qui avait déjà été fait au monde. Cependant, ce tournant décisif de l'Histoire ne s'était pas encore produit pour eux – ni pour l'Humanité, d'ailleurs.

[ Fin du Livre 1 : Résurrection ]



Cette œuvre littéraire a été créée exclusivement en hommage à

## Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.GothicNovel.Org)~